Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 11 (1912-1913)

Artikel: L'art en Belgique
Autor: Piérard, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750616

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ART EN BELGIQUE

L'année 1912 vit coup sur coup s'ouvrir en Belgique cinq expositions importantes dont trois avaient un programme précis, sortant de la banalité des grands „décrochez-moi-ça“ de l'année artistique.

Liège, pour la première fois, a donné asile au Salon officiel réservé naguère exclusivement à Bruxelles, Anvers et Gand. Longtemps, la grande cité wallonne mena une vive campagne pour qu'on la fît entrer dans le cycle des expositions officielles. Voici qu'enfin elle a obtenu justice. Les œuvres du salon furent présentées avec infiniment de goût dans le Palais des Beaux-arts du joli parc de la Boverie. Mais par une amère ironie, la fameuse querelle entre Wallons et Flamands, qui a passé du domaine linguistique et politique dans le domaine artistique et que l'on croyait apaisée par l'octroi à Liège d'un salon tous les quatre ans, s'est ravivée au sein même de celui-ci. Un membre du jury est parti en claquant les portes, sous prétexte que l'on faisait la part trop belle aux Flamands. Les Wallons avaient pourtant au sein de ce jury des amis éclairés et dévoués comme le peintre Oleffe et le graveur Rossenfosse.

A Anvers, la société de l'*Art contemporain* qui fait royalement les choses et a changé quelque peu les mœurs artistiques de la ville de Rubens dans ces dernières années, n'avait pas organisé cette année de rétrospective. En 1905, elle nous offrit un fort bel ensemble d'œuvres de Leys et H. de Braekeleer; d'autres en 1906, de Th. Verstraeten et Julien Dillens; en 1907, d'Alfred Stevens; en 1908, de Fantin-Latour; en 1909, de Carpeaux; en 1910, du Portrait belge au XIXe siècle. Chaque année aussi, elle rend à quelque peintre étranger des honneurs spéciaux.

Cette fois, ce fut le tour de E. Vuillard, qui mit le feu aux poudres, que l'on discuta, qui indigna, d'Ernest-Laurent qui, plus habile, a su faire passer au public anversois, comme aux autres, sans l'effaroucher, la technique du pointillisme. On connaissait en Belgique, comme dessinateur M. Boutet de Monvel. Mais jamais encore, on ne l'avait vu avec un ensemble de toiles comme celui d'Anvers, se révélant peintre d'une fantaisie charmante, historiographe des modes abolies. L'*Art contemporain*

avait fait la part très belle, comme de juste, à l'école des décorateurs belges qui triompha cette année encore à Venise dans le clair pavillon de Sneyers: Fabry, Ciamberlani, Knopff, Donnay, Montald: voilà des noms qui se sont imposés ici, les noms d'artistes qui voient grand, qui ne se contentent pas de répéter à l'infini le même morceau de gruyère voisinant sur un plat avec les deux mêmes pommes. A côté d'eux, à Anvers, les sculptures avaient été placées avec goût; citons les danseuses graciles de M. Marnix d'Haevelose, destinées à quelque grande pelouse, un buste de George Minne, d'une rare intensité d'expression; un masque de tristesse de Victor Rousseau qui allie toujours la plus harmonieuse pureté à beaucoup de pathétique et de vérité. A la peinture, il faut citer surtout l'ensemble de la jeune école anversoise: Baseleer, Vaes, Crahay, Frans Hems, Paul Dom, V. Hageman et les paysages du suave Auguste Donnay où chantent tous les ors de l'automne ardennais. La querelle entre paysagistes et peintres de figure, qui a eu en Belgique quelques éditions déjà, vient d'être illustrée par une intéressante initiative du cercle artistique et littéraire de Bruxelles: une exposition „des peintres de la figure et de l'idée" (j'aime moins ce dernier mot, toujours fâcheux quand il s'agit de peinture . . .). Dans la partie rétrospective de cette exposition, on vit quels admirables portraitistes furent en Belgique au XIXe siècle Stevens, Verheyden, Pantazis, Cluysenaar, des méconnus comme Agneessens ou Navez. On put aussi, d'un coup d'œil, voir l'importance considérable de la production d'artistes comme Léon Frédéric ou Eugène Smits qui sont un peu à leur déclin, aujourd'hui.

Au Palais du Cinquantenaire s'est ouverte, en même temps que le salon du Printemps, où l'on vit notamment de grands panneaux décoratifs de l'Espagnol Sert: la *légende de l'aigle*, une exposition internationale d'art religieux moderne, beaucoup plus importante encore que celle du pavillon de Marsan. Maurice Denis triompha dans une salle où l'on réunit une dizaine de toiles et d'esquisses délicieuses. Citons encore: les rétrospectives du père Besson, de Flandrin et Puvis de Chavannes, les ensembles de l'école de Beuron, de J. de Mehoffer, le grand peintre de vitraux de Cracovie, la salle anglaise avec de fort beaux dessins de Rossetti et un admirable projet de vitrail de Walter Crane.

Les Belges montrèrent des projets de chapelles en style moderne, de Creten et Van de Voorde, le carton de la grande décoration que prépare Auguste Donnay pour la petite église romane d'Hastière, les travaux de la jeune école d'art industriel de l'abbaye de Maredsous où l'on s'emploie à réagir contre les horreurs de l'Ecole Saint-Luc.

L'exposition de la miniature à travers les âges qu'avaient organisée MM. Charles Cardon et H. Kervyn de Lettenhove, contenait un enseignement précieux pour bien des organisateurs d'exposition. On eut le bon goût de ne pas vouloir trop montrer et de n'entasser point en quelques salles des milliers d'ivoires ou de cuivres peints, ce qui eût été facile pour les organisateurs et fastidieux pour les visiteurs. On a préféré, avec raison, présenter quelques morceaux fameux, dans un cadre qui leur fût approprié, en harmonie avec leur style et leur époque. On obtint ainsi une atmosphère charmante. Avec un peu d'imagination, à certaines heures, le visiteur penché dans la salle Tudor ou le boudoir de Gabrielle d'Estrées sur quelque image fanée, sur tel rose visage de princesse, a pu se croire un de ces braves amateurs d'autrefois, tels qu'en a peints Chardin . . . Les Anglais surtout, qui n'ont pas gardé rancune à Bruxelles de l'incendie de 1910, ont fait magnifiquement les choses. Avec un tact, une discrétion charmante, ils ont reconstitué au moyen de boiseries, de meubles et de bustes de l'époque, deux intérieurs de manoir anglais; l'un de la Renaissance; l'autre, bleu, blanc et or, de la fin du XVIIe siècle, montrant sous une frise où les palmes se mêlent à l'acanthe, une belle guirlande aux oiseaux se becquetant parmi des fleurs et des fruits, œuvre de Gibbons.

Toute l'évolution de l'art de la miniature était fidèlement résumée depuis Hilliard et Oliver, qui furent à l'école d'Holbein, jusqu'au portrait du cardinal Newman par Ross. Il y avait là des pièces uniques, infiniment précieuses, telles les seules miniatures peintes par Hogarth, Hoppner ou Russel, sans compter des Lawrence et Gainsborough, des Dowman et des Cosway. Ces deux salles formaient aussi une belle galerie de modèles: des écrivains comme Sheridan, des acteurs comme Garrick ou l'adorable Mrs. Siddons, la muse de la tragédie, le modèle préféré de Romney et Gainsborough, et Mary Robinson, l'exquise Perdita de l'un des „quatre Geoge".

Signalons enfin que les bruyants futuristes ont transporté à Bruxelles leur exposition qui révolutionna Paris, Londres et Berlin. Ils choisirent bien leur moment: une époque de troubles, d'agitation populaire provoquée par le résultat des élections générales. Une conférence contradictoire de M. Marinetti fut comme un écho des meetings dramatiques où l'on vit des leaders socialistes soupçonnés de tiédeur, reniés par leurs adeptes. On sait que les peintres futuristes experts dans l'art de la „hurle aux bourgeois" ne représentent que l'un des aspects de la nouvelle religion dont M. Marinetti est le prophète et qui fut littéraire avant que de s'affirmer artistique et même politique. Ils font bon marché de Léonard de Vinci, Michel-Ange et autres représentants d'un passé infâme. Ils ont l'ambition de n'apporter rien que de nouveau, de tirer toute leur inspiration de la vie moderne. C'est fort bien, mais la théorie elle même n'a rien de nouveau: elle a été brillamment appliquée par un Constantin Meunier, un Brangwyn, un Pennell, dans des œuvres pleines de qualités plastiques qu'on ne discerne pas chez les futuristes. La peinture de M. Boccioni, qui était pourtant bien doué, est de la peinture *intellectuelle*. Quant à leurs outrances, il serait puéril de nous en épouvanter. Ils forcent la note pour attirer coûte que coûte sur leur mouvement l'attention du public. C'est, appliqué à l'art, le système du „drapeau dans le fumier".

Le grand attrait de l'année artistique qui vient de s'ouvrir sera surtout à l'Exposition internationale de Gand et, en attendant, à la rétrospective qui s'organise à Anvers, de l'œuvre d'Eugène Smits, le grand décorateur que vient de perdre la Belgique.

BRUXELLES LOUIS PIÉRARD

□□□

ZUM FÜNFUNDZWANZIGJÄHRIGEN JUBILÄUM DER ANNALAS DELLA SOCIETA RETO-ROMANTSCHA

Seit dem Jahre 1870 erobert die romanische Sprachforschung auch das östliche Alpengebiet — durch deutsche und italienische Gelehrte, vor allem durch Christian Schneller, Graziadei Ascoli und durch Theodor Gartner, der vor zwei Jahren in seinem Handbuch der rätoromanischen Sprache und